



Centre d'Art
Contemporain
d'Intérêt National
La Chapelle
Jeanne d'Arc
> Thouars

Matrimoine - In situ

Une proposition de Laurent-Marie Joubert

avec Rosinah Dlamini, Sarah Dlamnini,
Laurent-Marie Joubert, Mo Laudi, Sarah Mahlangu,
Maria Makhamele, Leah Mkhwebane, Mavis
Mlawe, Mmaleboang Mokoena, Puleseletso
Mokoena, Seretse Moletsane, Maria Moloï,
Nokufa Maria Motaung, Julia Muhali, Francina
Ndimande, Joyce Ndimande, Rineth Sieda
et Bontle Tau

Exposition du 24 juin au 22 octobre 2023

Vernissage samedi 24 juin à 16 h
à La Chapelle Jeanne d'Arc, en présence des artistes

Matrimoine - In situ

Umuntu ngumuntu ngabantu
« Je suis car nous sommes »

Proverbe africain

Matrimoine est un projet collaboratif mené par une équipe d'artistes sud-africain·e·s réunie par Laurent-Marie Joubert, invité par Le Centre d'Art Contemporain d'Intérêt National la Chapelle Jeanne d'Arc et le Château d'Oiron, qui célèbre cette année les trente ans de sa collection *Curios & Mirabilia*. Il rend hommage aux traditions picturales venues des territoires ruraux d'Afrique du Sud, dans la lignée d'un projet mené il y a bientôt trente ans par Laurent-Marie Joubert, dans le cadre de la biennale d'art contemporain de Johannesburg. *Matrimoine* plonge ses racines dans deux histoires différentes, entre l'Europe et l'Afrique du Sud. Le récit que porte cette exposition, cependant, s'écarte de celui de la colonisation pour se concentrer sur la célébration d'un échange culturel au présent.

Cette ambitieuse aventure s'est écrite en trois temps : le premier prend la forme d'une résidence menée par Laurent-Marie Joubert à Oiron et Thouars. Depuis le 10 mai 2023, les artistes Joyce Ndimande et Nokufa Maria Motaung ont partagé cette résidence avec Seretse Moletsane et Bontle Tau, commissaires de l'exposition. Vient ensuite la réalisation de peintures murales traditionnelles sur les murs de la crypte du centre d'art. Ce travail in situ accompagne la présentation de la pièce *Courtyard*, réalisée pour la biennale de Johannesburg de 1995. Le troisième volet concerne la production d'un ensemble de drapeaux dont les motifs ont été réalisés dans les ateliers du Château d'Oiron, où ils seront visibles à partir du 14 juillet 2023. À l'occasion de la coupe du monde de rugby, une partie de ces drapeaux pavoisera également les arcades du palais royal à Paris, entre le 8 septembre et le 28 octobre 2023.

Ce projet riche et pluridisciplinaire nous engage à considérer différentes perspectives sur l'histoire, les traditions et la culture. Au croisement de nos deux continents se rencontrent l'héritage matrilinéaire africain et le patrimoine architectural français. Dans cette brève intersection de temps et d'espace, les frontières disparaissent le temps d'une conversation de motifs et de couleurs, au son mélodieux d'une voix maternelle qui nous rappelle la maison.

Bontle Tau

Courtyard

En 1995, Laurent-Marie Joubert est l'un des six artistes français invités à participer à la première biennale d'art contemporain de Johannesburg. Organisée un an après l'élection de Nelson Mandela, celle-ci se déroule dans un contexte politique marqué par l'ouverture démocratique du pays, après des décennies d'apartheid. Le voyage de Laurent-Marie Joubert sur place le convainc de faire appel à des femmes basothos, qui font vivre dans les marges rurales du Free State la pratique du *litema*. Transmise de mère en fille, cette tradition picturale s'attache à la réalisation de décors gravés, moulés et peints à même les murs des maisons, sur un enduit constitué d'un mélange d'argile et de bouse de vache. Intimement lié à l'architecture de terre, le *litema* est une tradition partagée par les peuples de la culture SeSotho, qui déclinent de façon très localisée une grande diversité de motifs, de textures et de couleurs.

Laurent-Marie Joubert élabore pour la biennale un projet collectif, accompagné de douze femmes basothos. Il propose à ces artistes muralistes de transposer leurs motifs traditionnels sur un ensemble de 82 panneaux de signalisation routière, réunis sous le nom de *Courtyard*. Le panneau routier, emblème d'un langage universel, anonyme et globalisé, est le marqueur évident d'une certaine uniformisation culturelle. Il devient ici le support d'une expression plastique autrement plus individuelle, sensible et énigmatique, elle-même menacée par les mutations sociales et architecturales du monde moderne. Fixés sur des mâts comme autant de boucliers, de sagaies ou de slogans de manifestation, ces œuvres réactivent aussi la dimension politique de la tradition muraliste sud-africaine, qui fut utilisée comme un véritable outil de résistance face à l'oppression de l'apartheid. Il n'était pas rare, en effet, de voir éclater sur les façades des maisons le vert et le jaune de l'A.N.C., complété du noir, subtilement suggéré par la pénombre des ouvertures. En 1995, l'œuvre est exposée dans les espaces périphériques de la biennale et attire à peine l'attention des critiques, qui semblent estimer que cet art considéré comme « ethnique » et populaire n'est pas à sa place dans un événement d'art contemporain.

Aujourd'hui présentée entre les murs d'un centre d'art, *Courtyard* pose à nouveau – et toujours sans y répondre – sa brûlante interrogation. Les frontières sont-elles si hermétiques entre traditions extra-occidentales et art contemporain ? Quelques œuvres de la collection *Curios & Mirabilia* du château d'Oiron questionnent de la même façon le regard que l'on pose sur l'art africain vernaculaire : les fantastiques cercueils du ghanéen Kane Kwei et les maquettes de Bodys Isek Kingelez en

trente ans par Jean-Hubert Martin, commissaire de la célèbre exposition *Les magiciens de la terre* et directeur artistique de la collection *Curios & Mirabilia*, pour illustrer la notion d'exotisme, qui traverse l'imaginaire des cabinets de curiosités de la Renaissance. De façon plus implicite, la présence de ces œuvres était aussi une façon d'évoquer la partialité de ce qui est produit, validé et diffusé par la scène artistique contemporaine. Cette problématique, qui conserve toute son actualité, est en fait soulevée par l'ensemble du projet *Matrimoine*. En défiant les frontières de la scène artistique contemporaine, fondamentalement influencée par le monde occidental, il exhorte ces frontières à devenir plus perméables et réactualise la question de ce qui est art et de qui en décide.

Litema

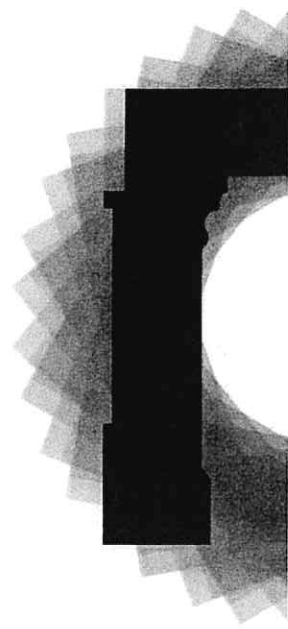
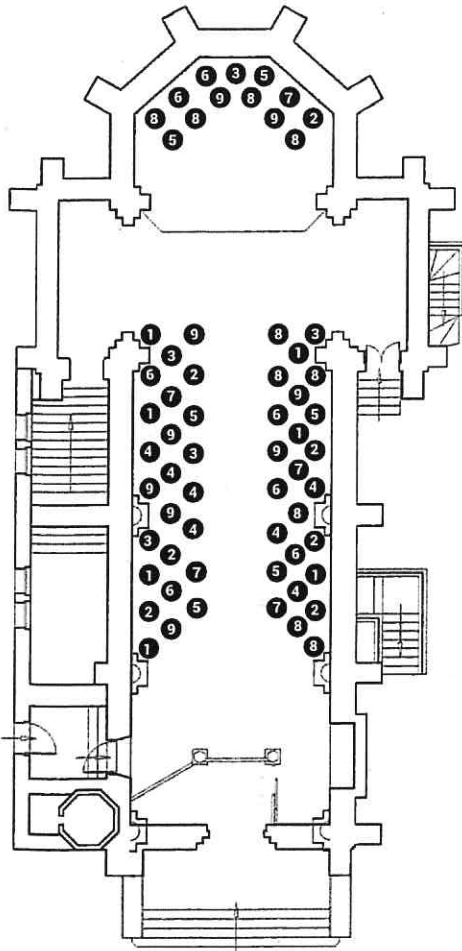
Le sous-sol du centre d'art accueille un ensemble de peintures murales réalisées in situ selon la pratique traditionnelle du litema, sur un enduit constitué d'un mélange de terre et de bouse de vache collecté sur le territoire du thouarsais. Ces œuvres sont le fruit de la collaboration de Laurent-Marie Joubert avec Nokufa Maria Motaung, Seretse Moletsane et Joyce Ndimande, tous trois venus d'Afrique du Sud. Seretse Moletsane est diplômé en arts de l'Université de Tshwane et travaille comme commissaire d'exposition indépendant, tandis que Joyce Ndimande, guérisseuse spirituelle issue d'une noble famille Ndebele, fait vivre, ainsi que Nokufa Maria Motaung, la tradition ancestrale du litema. C'est cette technique si particulière et la question de sa transmission qui fédère ces trois artistes, réunis sous l'égide de Laurent-Marie Joubert.

Le mot « litema », aussi connu sous le nom Ndebele de « Umgwalo », est dérivé du verbe SeSotho *tema*, qui renvoie à la culture des champs. La dimension agraire de cette étymologie est révélée par la texture même de certains décors, griffés dans l'enduit frais au cours de son séchage. Apparaissent ainsi les sillons des champs, qui font du litema un véritable art du paysage. En Afrique du Sud, l'agriculture relève par ailleurs des travaux autrefois dévolus aux femmes, ce qui a conduit certains anthropologues à considérer cette tradition picturale comme un art féminin dans son essence même. Pratiqué exclusivement par des femmes, il s'exerce en effet sur ce qui est à la fois le territoire et la métaphore symbolique de la féminité dans la culture basotho : la maison. La terre et l'eau, traditionnellement associées à l'idée de fécondité, en sont aussi les principales composantes matérielles, investies d'une véritable dimension sacrée. En réalité, la portée symbolique de cette pratique nous demeure en grande partie inconnue. Transmise oralement de mère en fille,

la tradition du litema ne connaît ni exégèse ni traités techniques, et si l'existence d'une ritualité complexe attachée à cet art demeure possible, il est d'autant plus probable que celle-ci se soit perdue au fil du temps.

La richesse de cette tradition picturale éclate véritablement dans son incroyable profusion ornementale, à l'image de la diversité des communautés qui la font toujours vivre en Afrique du Sud. On reconnaît ainsi dans les motifs de Joyce Ndimande les caractéristiques plastiques de l'art Ndebele, dont Esther Mahlangu est peut-être la représentante la plus connue en occident. Celle-ci fit beaucoup pour la reconnaissance de son héritage culturel, que ce soit par sa participation remarquée à l'exposition *Les magiciens de la terre* ou par ses collaborations très médiatisées auprès de la marque automobile B.M.W., le magazine Vogue ou la maison Comme des garçons. Mais il ne faudrait pas voir dans cet art, si riche soit-il, l'unique expression possible de la tradition du litema. À ce titre, l'œuvre *Courtyard* est un témoignage aussi nécessaire qu'évident de cette diversité, qui s'exprime aussi bien dans la rigoureuse géométrie de Maria Moloï que dans les motifs d'inspiration florale de Julia Muhali et Rineth Sieda. Les peintures réalisées par Nokufa Maria Motaung sont quant à elles déterminées par l'héritage de la culture SeSotho. Une géométrie très spécifique s'y exprime par un système de quadrillage dans lequel se répète un unique motif pivoté, dans une symétrie de formes et de couleurs.

Bien plus qu'un témoignage ethnographique figé, la tradition du litema se réinvente aujourd'hui, même si la disparition de l'architecture de terre et la rupture des liens matrilinéaires la menacent sérieusement. Aux ocres naturelles, les artistes préfèrent désormais les peintures de synthèse, plus résistantes et simples d'utilisation. Les pinceaux remplacent dans la main de Nokufa Maria Motaung et Joyce Ndimande les chiffons et les plumeaux utilisés par leur mère. Il arrive aussi que des hommes fassent perdurer la tradition, qui s'échappe ainsi de ses séculaires origines féminines. Les enduits d'argile, peu adaptés aux matériaux de construction contemporains, disparaissent quant à eux le plus souvent. Si le déclin de cet art est incontestable dans les communautés sud-africaines, il faut toutefois souligner l'intérêt que lui portent une nouvelle génération d'artistes qui, conscients de la richesse, mais aussi de la fragilité de cet héritage, sont de plus en plus nombreux à réinventer, faire perdurer et se transformer la tradition.



Sous-sol

Laurent-Marie Joubert, *Cosmos / Nokufa Maria Motaung, Mmoropotso ; Tema ya lebollo / Joyce Ndimande, Ikguphu ; Umgwalo, 2023*, peinture murales in situ.

Rez-de-chaussée

Courtyard, 1995

1. Rosina Dlamini, Sarah Dlamini et Maria Makhamele
2. Laurent-Marie Joubert
3. Sarah Mahlangu
4. Leah Mkhwebane
5. Mavis Mlawe
6. Mmaleboang et Pulesetso Mokoena
7. Maria Moloï
8. Julia Muhali et Rineth Sieda
9. Francina Ndimande

Ntshepe Tsekere Bopape (Mo Laudi), *Daughters of the Dust. Sons of the Soil, 2023*, installation sonore, 10 min.



2 rue du jeu de Paume
79100 Thouars
Tél. : 05 49 66 02 25
arts-plastiques@thouars.fr
cac.thouars.fr

Labellisé centre d'art contemporain d'intérêt national par le ministère de la Culture, le centre d'art La Chapelle Jeanne d'Arc bénéficie du soutien du ministère de la Culture - Drac Nouvelle-Aquitaine, du conseil régional Nouvelle-Aquitaine, du conseil départemental des Deux-Sèvres, de la délégation académique à l'Action Culturelle du rectorat de Poitiers.

La Chapelle Jeanne d'Arc est membre de d.c.a / association française de développement des centres d'art, de Astre / réseau arts plastiques et visuels en Nouvelle-Aquitaine, de la Plateforme d'arts visuels du Thouarsais et de la Vallée du Thouet, avec ses partenaires le Château d'Oiron - Centre des Monuments Nationaux et le Syndicat Mixte de la Vallée du Thouet.

Ouvert tous les jours sauf le lundi
de 14 h 30 à 18 h 30
Entrée libre



CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX



Lille Métropole
Musée d'art moderne
d'art contemporain
et d'art brut



ACADÉMIE DE POITIERS
Liberté
Égalité
Fraternité

Direction des services départementaux
de l'éducation nationale
des Deux-Sèvres



MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité



PRÉFET DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE
Liberté
Égalité
Fraternité

Direction régionale
des Affaires culturelles
de Nouvelle-Aquitaine